

La dernière transhumance

Pour la soixante-dixième année consécutive, il parcourait les côtes, suivi de près par sa trentaine de moutons. Il marchait d'un bon pas en s'appuyant sur sa canne pour ne jamais perdre l'équilibre. La semelle de ses chaussures était tellement fine qu'il sentait les rochers griffer sa plante du pied. Les couleurs de sa chemise semblaient s'être éteintes. Beaucoup moins vives qu'auparavant, c'était comme si le temps les avait diluées. Sa peau ridée était pleine de tâches causées par l'agressivité du soleil. Il avait travaillé toute sa vie dehors, exposé aux intempéries, été comme hiver. Sa longue barbe attendait d'être tondu pour enfin laisser son visage respirer. Il ne le faisait qu'une fois par an, au même moment que la tonte de son troupeau. C'était une sorte de tradition. Sa vie était un cycle. Il passait l'hiver à la bergerie et l'été dans la baie, toujours accompagné de ses moutons, et ce, depuis son plus jeune âge. Son père était déjà berger, tout comme l'était son arrière-grand-père. Il n'avait cependant pas choisi ce métier par dépit mais bien par amour des bêtes. Après une vie entière à leurs côtés, il aimait toujours autant son rôle qu'il exercerait jusqu'à son dernier souffle.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et en profita pour contempler le paysage. Il n'y avait que très peu de nuages ce matin. Il aimait ces jours où le ciel et l'eau semblaient ne faire plus qu'un, ces jours où il pouvait observer toutes les nuances de bleu en un seul regard. Ces dernières années, la vie ne l'avait pas épargné. Sa hanche avait lâché et son cœur montrait de plus en plus de signe de fatigue. Heureusement sa vue ne s'était pas dégradée avec les années et lui permettait de continuer à contempler encore et encore la baie dont il ne se lassera jamais.

Autour de lui, des dizaines de petites taches blanches gambadaient. Les moutons obéissaient à sa voix et ne s'aventuraient jamais très loin. Il marchait sur le chemin le long du littoral, presque à flan de falaise. En contre bas, l'eau limpide venait s'écraser contre la roche abrupte. Le bruit des vagues rythmait sa marche. Alors que la France entière souffrait de la canicule, un vent léger se levait. Ici, l'herbe était verdoyante et l'air humide. Bientôt le soleil se coucherait de l'autre côté de la

falaise. Il aimait ce moment où le bleu laissait place aux tons rouge-orangés et le soleil laissait place à la lune.

Il se revoyait des années en arrière, enfant, sur ce sentier des douaniers à imaginer combien d'entre eux étaient passés par là avant lui. Il se revoit, fier, le buste en avant, poser ses sandales en espérant suivre les pas de ces justiciers de la falaise. Il aimait les histoires et les légendes, celles qui vous font frissonner de peur mais qui vous donnent aussi le goût de l'aventure. Quand les journées de marche étaient trop longues, son esprit s'occupait en imaginant des récits tous plus épiques les uns que les autres. Il était toujours prêt à croiser le fantôme d'un douanier qui continuait de parcourir le chemin jours et nuits. Il imaginait ces hommes traquer les contrebandiers de la Manche. Il restait toujours sur ses gardes, car il était persuadé qu'un douanier pouvait encore surgir de derrière un arbuste, l'arme à la main, pointée sur lui. Il aimait rentrer dans les gabions, ces petites maisons de pierres le long du chemin qui tenaient à peine debout de nos jours, qui avaient servi à les abriter. Il rentrait tout juste à l'intérieur et devait se recroqueviller davantage au fil des années. Il pensait à ces hommes qui s'étaient arrêtés ici des années auparavant, gardant toujours un œil sur la mer. Son père lui avait expliqué que ces gardes avaient la charge de lutter contre l'importation de produits provenant de l'autre côté de la Manche. A cette époque, la France était en pleine Révolution et des taxes étaient prélevées sur le tabac et l'alcool. Il se rappelait avoir pensé « Papa aurait bien pu faire partie de ces pirates, lui qui boit et fume sans cesse. »

Le soleil commençait à amorcer sa descente. Il était bientôt l'heure du casse-croûte. Son ventre criait famine. Il arriva à hauteur d'un rocher qui ressemblait à un banc tout à fait accueillant. Il transportait avec lui un maigre repas pour ne pas s'alourdir davantage. Il avait déjà suffisamment de mal à déplacer ses vieux os. Il sortit son couteau de poche et coupa quelques tranches du saucisson qu'il gardait dans un linge. Il lui restait un bout de pain presque sec pour aller avec. Autour de lui, ses moutons profitaient de la pause pour brouter l'herbe fraîche. Il ne se lassait pas de leurs mouvements. Il avait passé des heures à les observer : leur démarche, leur bêlement et leurs habitudes. Ils n'étaient pas craintifs mais ne se laissaient pas approcher si facilement. Parfois, il se disait que la société devrait davantage prendre exemple sur ses bêtes. Il n'y avait pas de chef : chacune à leur tour, elles guidaient

le groupe. A force, il ne savait plus vraiment si c'était les moutons qui le suivaient ou lui qui suivait ses moutons.

Cette journée l'avait épuisée. Chaque année, il mettait de plus en plus de temps pour parcourir ce sentier. Calé contre ce rocher, à la manière d'un douanier, il scrutait l'horizon. Dans la baie, la mer rencontrait la terre. Au loin, une silhouette approchait. Sa démarche était calme. Elle s'approchait lentement sans que l'on puisse distinguer si ses pas se posaient sur le chemin ou sur l'eau. C'était une femme, suivie par des centaines de moutons. Ses cheveux volaient avec le vent et sa robe se mêlait aux vagues. Il comprit : cette année serait sa dernière transhumance. Au fond de lui, il le savait. Il n'avait rien pris avec lui, seulement sa canne et ses moutons. Il regarda une dernière fois ce paysage et ses bêtes, et ferma ses yeux. Elle était venue le chercher, un soir d'été au cœur de la baie, celle qui l'avait bercé pendant toutes ses années. Il fit une dernière prière et se laissa emporter, comme une fleur qui se laisse cueillir sur le bord du chemin des douaniers.